

# Quand la France

## cherchait des modèles scolaires de

# l'autre côté des mers

par **Isabelle Guillaume\***

Rappelant les débats de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle autour de la politique scolaire républicaine, Isabelle Guillaume montre comment dans leurs romans pour la jeunesse André Laurie et Jules Verne mirent alors en avant le modèle éducatif anglais et américain : en particulier le rôle du sport et de l'enseignement professionnel.

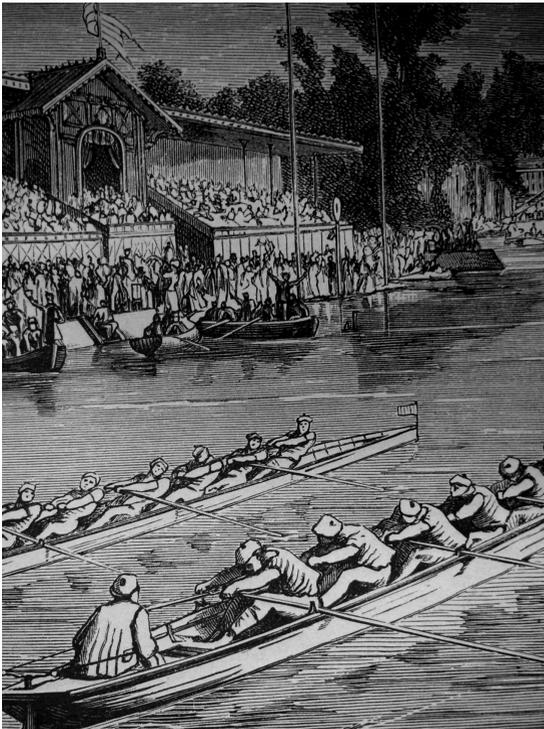
**S**i la France actuelle, défiante à l'égard du système américain, réticente à soumettre aux paradigmes scolaires européens ce qu'elle nomme son « exception », se retourne vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, elle pourra voir que les Français étaient alors moins rétifs à s'inspirer de sociétés étrangères et à donner en exemple le modèle scolaire des Anglais et des Américains. Sous la III<sup>e</sup> République, l'Angleterre est une puissance coloniale sans égale et l'Amérique fait figure de démocratie des temps modernes. À une époque qui donne toute sa place à la politique scolaire, il est tentant de rechercher les racines de ces réussites dans le système éducatif des deux pays. Des rapports sur les systèmes éducatifs étrangers sont rédigés par des enquêteurs officiels (Célestin Hippeau, Ferdinand Buisson) et ceux qui portent sur les écoles anglaises et américaines sont élogieux, voire enthousiastes. La littérature de jeunesse

\* Isabelle Guillaume est Maître de conférences en littérature comparée.



Les sports anglais de *La Vie de Collège en Angleterre* (1881)  
d'André Laurie. Gravure de Jean Geoffroy en médaillon

Les sports anglais de *La Vie de Collège en Angleterre* (1881)  
d'André Laurie. Gravure de Jean Geoffroy en pleine page



républicaine de l'époque, l'éditeur Hetzel et ses deux romanciers Jules Verne et André Laurie en particulier, se font l'écho de cet engouement.

Ancien communard, évadé du bagne, André Laurie se réfugie à Londres où l'idée lui vient de décrire la vie des collégiens anglais à l'intention des lecteurs français. Ayant convaincu Hetzel, il rédige *La Vie de collègue en Angleterre* (1881), le premier volume de la collection « La vie de collègue dans tous les temps et dans tous les pays » promise à un beau succès. La réussite de l'éducation britannique est incontestable pour le lecteur qui assiste à la métamorphose spectaculaire de Laurent Grivaud, le petit écolier parisien déplacé à Hobham College par un concours de circonstances. C'est un « gringalet », « faible comme un roseau » et « disgracieux » qui arrive dans son nouveau collège. Ce triste personnage est représentatif de collégiens plutôt déformés que formés par le système scolaire français. Entre les *Notes sur l'Angleterre* (1872) de Taine et les *Études anglaises* (1883) de Paul Bourget où l'adolescent français représenté, tour à tour, comme un « cul-de-jatte sédentaire » sortant « d'une serre à compartiments » et comme un « lycéen pâle et engoncé dans sa vieille tunique » s'oppose aux athlètes des écoles anglaises, André Laurie offre un tableau contrasté : le « spectacle gracieux et élégant » des jeunes Anglais jouant au cricket sur les pelouses d'Hobham College et la vision d'un préau français « avec ses groupes d'adolescents trop souvent ennuyés et pareils à de petits vieux ».

Quelques mois à Hobham College suffisent à transformer le physique peu engageant de Laurent : « ses épaules et sa poi-

trine s'étaient élargies ; ses bras étaient devenus volumineux et forts ; ses reins s'étaient cambrés ; ses jambes avaient pris des lignes élégantes et fermes ». Cette transformation spectaculaire, due à un entraînement physique régulier, reflète l'évolution intérieure d'un personnage à la fois couard, glouton, douillet et vaniteux au début du récit et son acquisition de qualités nouvelles : l'endurcissement, le stoïcisme face à la douleur, la franchise. La rapidité de la transformation prêtée au jeune Parisien présente deux avantages : elle rend la démonstration plus éclatante, elle ménage l'orgueil français dont le représentant ne reste pas trop longtemps dans une position humiliante.

Le sport joue un rôle-clé dans ce changement radical de caractère et de système de valeur. Il est ce qui permet de devenir un homme, un terme récurrent qui désigne à la fois la maturité et la virilité comprise comme l'alliage de la confiance en soi et de la hardiesse à affronter les périls et les fatigues. Pour l'acquérir, Laurent trouve un mentor avec le maître-nageur du collège. Les conseils prodigués par celui-ci sont repris par Jules Verne dans *Deux ans de vacances* (1888). Dans cette robinsonnade, le système éducatif est à réinventer par les collégiens d'une pension d'Auckland, échoués sur une île déserte. Le système éducatif anglais est le seul modèle de ces jeunes Robinsons et Jules Verne, après avoir cité *La Vie de collègue en Angleterre*, reprend sous une forme condensée les principes qu'André Laurie plaçait dans la bouche du maître-nageur d'Hobham College : « Toutes les fois qu'une chose vous effraie, faites-la. Ne perdez pas l'occasion de faire un effort possible. Ne méprisez aucune fatigue, car il n'y en a pas d'inutile ». *Bourses de voyage* (1903) fera encore écho aux prin-

cipes éducatifs vantés dans *La Vie de collègue en Angleterre*. Cet autre roman de Jules Verne montre, à nouveau, les avantages de l'éducation britannique. Comme ceux de *Deux ans de vacances*, ses personnages sont les élèves d'une école cosmopolite. À Antilian School se trouvent rassemblés de jeunes Espagnols, Danois, Anglais, Français, Hollandais, Suédois, tous originaires des Petites Antilles. Le nom de l'école, son emplacement londonien et son directeur anglais rendent hommage au système éducatif anglais et le narrateur vante la place donnée à « ces entraînements physiques, ces exercices de sport si recommandés, si pratiqués dans le Royaume-Uni, le cricket, la boxe, les joutes, le croquet, le football, la natation, la danse, l'équitation, le bicyclisme, le canotage, enfin toutes les branches de la gymnastique moderne ».

Certes, le rôle de telles qualités dans le triomphe de l'impérialisme anglais est évident et *La Vie de collègue en Angleterre* exploite le mythe de l'Angleterre reine des mers en faisant du maître-nageur un ancien quartier-maître, un narrateur infatigable d'interminables récits épiques et en nommant Bob Drake le meilleur ami de Laurent. Les romans ne limitent pourtant pas l'intérêt de l'éducation anglaise à la maîtrise des mers et à l'édification d'un empire colonial. En vantant les bienfaits des sports anglais, André Laurie et Jules Verne critiquent implicitement la conception française des exercices physiques. En France, la réflexion sur l'enseignement officiel du sport est liée au dessein de relèvement national qui domine au lendemain de Sedan. La guerre de 1870 renforce ainsi la conception militaire de l'éducation physique, héritée de Napoléon.

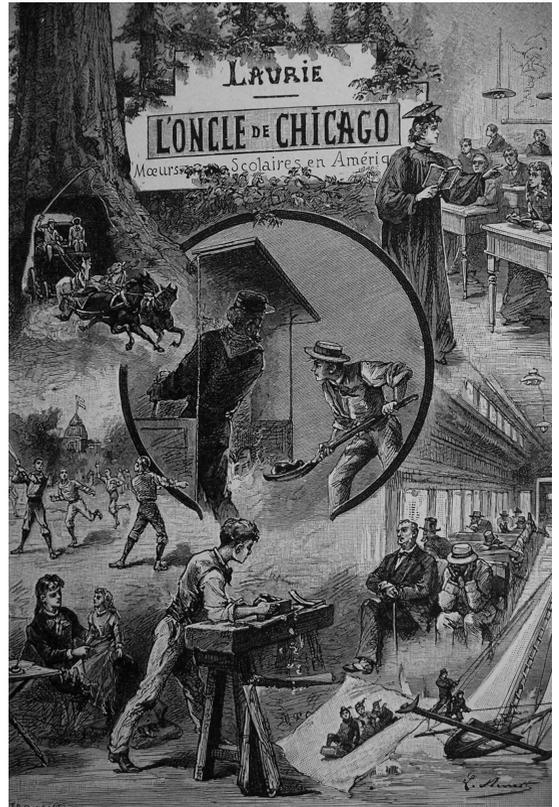
Après la défaite, la gymnastique, considérée comme l'une des bases du sentiment national et de la vigueur militaire, est appelée au secours de la patrie, les initiatives se multiplient pour introduire dans l'enseignement une instruction de type militaire et la conception du *ludus pro patriam* triomphe. La création des bataillons scolaires s'inscrit dans cette logique. Organisés militairement, les bataillons participent à toutes les grandes manifestations publiques et se préparent surtout au défilé du 14 juillet. Patriotiques mais rigides, les exercices en vogue dans l'école républicaine n'ont pas la faveur des romanciers : André Laurie et Jules Verne préfèrent vanter des sports plus à même de favoriser le développement et l'épanouissement personnel. Ils annoncent (dans le cas d'André Laurie) ou accompagnent (dans celui de Verne) la mutation dans la réflexion sur le sport du tournant des années 1880, au moment où les bataillons scolaires sont taxés d'être une « parodie qui a trop duré » (*Le Temps*, 20 avril 1891), une « fumisterie » (*L'État*, 14 novembre 1891).

La campagne des hygiénistes, soutenue par l'Académie de médecine à partir de 1897, dénonce le bachotage et l'enfermement des élèves, le caractère statique et militaire de la gymnastique scolaire, met l'accent sur le rôle du jeu et d'une véritable éducation physique dans le développement de l'enfant. Elle trouve un relais officiel avec le directeur de l'enseignement primaire, Ferdinand Buisson, dont un rapport de 1888 témoigne de l'influence d'André Laurie. Sous la signature de Philippe Daryl, celui-ci publie dans *Le Temps* en 1887 une série d'articles sur la pratique du sport en Angleterre. Ferdinand Buisson rend

hommage à ces textes qui « offrent un tableau si vivant des jeux gymnastiques et athlétiques en Angleterre ». Comme les articles de Daryl, son rapport se clôt sur une injonction à imiter le modèle anglais : « rien ne s'oppose à ce que nous fassions aujourd'hui le même effort qu'ont fait nos voisins les Anglais, il y a cinquante ou soixante ans, pour combler une grave lacune de l'éducation nationale en faisant entrer dans les programmes, dans les usages et dans les mœurs le souci de l'éducation du corps ». À la même époque, Pierre de Coubertin se consacre, lui aussi, à l'introduction systématique du sport anglais dans la formation de la jeunesse. En fait, en dépit des initiatives privées et institutionnelles, ni le jeu ni les sports n'intègrent les programmes d'enseignement français.

En écrivant *L'Oncle de Chicago* (1898), André Laurie aborde sous un autre angle la question scolaire. À Luttrell School, l'école américaine modèle présentée dans le roman, étables, jardins et ateliers voisinent avec les salles de classe et l'enseignement des arts, des lettres et des sciences va de pair avec celle du travail manuel. Cette forme d'éducation se révèle tout à fait bénéfique pour Jean-Charles Bertoux, jeune Parisien invité aux États-Unis par son « oncle de Chicago ». Elle dévoile le goût et le talent de l'adolescent pour la mécanique comme pour l'ébénisterie. Par ses succès et son enthousiasme, le jeune garçon vainc la défiance de ses parents, représentants du conformisme français en terre américaine. Pour rendre son propos encore plus limpide, l'auteur met en regard les succès de Jean-Charles, prompt à se mettre à l'école américaine, et l'échec d'une famille de Français exi-

lés, incapables d'oublier leurs préjugés nationaux. De ruine en faillite, à force d'incurie et de fatalisme, les Dupont, dont le nom signe le caractère emblématique, ont échoué dans une exploitation agricole désormais en pleine débâcle. Or, cette famille est dotée de qualités : ce sont donc moins les individus qui sont stigmatisés que la sclérose du système éducatif français. En expliquant que sa famille lui a fait faire « de bonnes études classiques », le Français livre au lecteur la genèse d'un désastre annoncé et invite à condamner le système scolaire français, inadapté à la vie réelle. Dans *L'Oncle de Chicago*, après *Une année de collège à Paris* (1883), un volume des « Scènes de la vie de collège » où Jacques Baudouin, brillant bachelier né dans un milieu modeste, « enrage [...] de savoir beaucoup de vers des *Géorgiques*, tout en étant incapable d'aider [s]a pauvre maman qui se donne un mal horrible pour faire marcher sa petite ferme », après *Le Bachelier* (1881) de Jules Vallès, sa dédicace ironique, « À ceux qui, nourris de grec et de latin, sont morts de faim », et son récit de la misère de Vingtras, l'ancien fort en thème, « les études classiques » ne permettent l'exercice d'aucune profession et ne jouent pas de rôle formateur. Dans *Bourses de voyage* (1903), Jules Verne vantera, à son tour, l'enseignement « pratique » cher à André Laurie par le biais de l'idéale Antilian School et de son instruction « très complète, à la fois littéraire, scientifique, industrielle, commerciale ». Avec *L'Oncle de Chicago*, André Laurie adopte un détour par l'étranger pour prendre une position polémique et originale sur l'une des orientations contemporaines du débat scolaire en France.



Sports et travaux pratiques à l'honneur sur la page de titre de *L'Oncle de Chicago* (1898) d'André Laurie.

Gravure de Léon Benett

Dans les années 1880, l'enseignement secondaire organisé selon trois branches (les humanités classiques, les classes préparatoires, l'enseignement spécial qui demeure en marge et prépare aux professions industrielles et commerciales) entre en crise. La contestation concerne l'enseignement classique et son adaptation à une société de plus en plus industrielle. André Laurie se range résolument dans le camp des partisans d'une modernisation de l'enseignement secondaire sclérosé par l'hégémonie des humanités classiques. Cependant, dans *L'Oncle de Chicago* où le système américain et ses lycées qui enseignent les travaux manuels sont érigés en exemple, le romancier propose une solution bien plus audacieuse que celles qui furent envisagées en France et il se situe à contre-courant des projets qui émergent pour résoudre la crise des humanités classiques. L'évolution du système éducatif à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne passe pas, en effet, par une revalorisation de l'enseignement professionnel. Au contraire, l'enseignement secondaire spécial, doté à l'origine d'une véritable orientation professionnelle, perd ses exercices pratiques au profit d'exercices reconnus comme culturels, c'est-à-dire imités de l'enseignement classique : dissertations, explications de textes, versions, abandonnant ainsi sa raison d'être.

Dans un tel contexte, le lycée présenté par *L'Oncle de Chicago* fait bien figure d'utopie. Il l'est également au regard du système scolaire américain de l'époque. Dans les années 1890, en effet, l'enseignement spécialisé existe bien dans les écoles publiques américaines mais il est réservé aux élèves jugés inaptes à suivre des études classiques, aux minorités ethniques et aux jeunes délinquants. Dans

*L'Oncle de Chicago*, André Laurie ne représente pas un système bien établi mais il se fait l'écho d'un débat national, en voie d'émerger dans les années 1890, qui conduira à l'incorporation de la formation technique et professionnelle dans les établissements publics en 1910, plus de dix ans après la création de *L'Oncle de Chicago* et de sa mythique Luttrell School.

Les quatre romans étudiés sont plus ou moins tombés dans l'oubli (les deux titres de Verne ne sont pas les plus connus, ceux de Laurie ne sont guère disponibles hors des librairies d'ancien). Ils gardent pourtant une évidente actualité par leur ouverture xénophile et l'école française d'aujourd'hui gagnerait sans doute à s'inspirer de la vision très positive de l'enseignement professionnel de *L'Oncle de Chicago*.

**We**

[www.lajoieparleslivres.c](http://www.lajoieparleslivres.c)

Consultez sur notre site

le numéro 168-169 de la revue sur  
*La Photographie dans le livres pour  
enfants* dans la rubrique :

nos revues en ligne /

La Revue des livres pour enfants/  
accès aux revues numérisées /  
[n°de revue] = 168-169